

Les Derniers Jours de Harry Yuan



AU DIABLE VAUVERT

Arbon

Les Derniers Jours de Harry Yuan

Roman



ISBN : 979-10-307-0757-1

© Éditions Au diable vauvert, 2025

Au diable vauvert
La Laune 30600 Vauvert

www.audiable.com
contact@audiable.com

*À Claudine
À Bruno
Et au véritable HY,
s'il est encore de ce monde*

« Tous les faits rapportés dans ce volume sont
vrais, ou, du moins, l'auteur les croit tels.
Il n'admet dans son livre que les mensonges
absolument indispensables. »

Henri Beyle, dit Stendhal

Jeudi 23 mai 2024

I. Vers la Grèce

Il y avait vingt-deux ans que je n'avais pas vu Harry Yuan. Notre dernière rencontre remontait au printemps 2002. Nos chemins s'étaient ensuite éloignés au point de rapidement se perdre, mais jamais je n'avais cessé de penser à cet homme et à son exceptionnel destin. Je parlais de lui de temps en temps en famille ou avec des amis, et chaque fois que je contais ce que je savais de son aventure, la réaction était la même : tu devrais écrire cette histoire, c'est un véritable roman. De fait, j'avais essayé de m'y mettre à deux reprises, sans jamais dépasser le stade de l'esquisse. Je manquais d'éléments. La seule période pour laquelle je disposais d'informations à peu près fiables était celle à laquelle nous nous étions fréquentés, lorsqu'il était à l'apogée de sa carrière, qu'il avait fait la une de plusieurs magazines, et que sa fortune se comptait en milliards de dollars. Mais pour celle qui

avait précédé, je n'avais que des renseignements fragmentaires ; quant à celle qui avait suivi, celle de sa vertigineuse déchéance, je n'en savais quasiment rien. Je m'étais donc mis à enquêter. J'avais cherché à joindre les personnes de son entourage avec lesquelles j'avais été en contact. Mais les témoignages s'étaient révélés rares. La plupart de celles qui l'avaient connu n'avaient pas répondu à mes requêtes. Quand elles l'avaient fait, elles ne m'avaient fourni que des indications parcellaires. Parfois il m'avait semblé qu'elles en savaient plus que ce qu'elles voulaient bien me dire, parfois au contraire elles avaient paru désarmées d'en savoir aussi peu. Même l'omniscient Internet perdait sa trace aux alentours de 2006. Les dernières nouvelles que le réseau donnait de lui indiquaient non seulement qu'il était ruiné, mais encore qu'il était redevable à la justice américaine d'une amende d'un montant exorbitant, alors même qu'il avait purgé une peine d'un an de prison. Toutes mes tentatives pour récolter des informations postérieures étaient restées vaines. Les moteurs de recherche ne ramenaient à la surface que des éléments anciens et épars : des biographies courtes et imprécises (sa date de naissance variait selon les sources), des numéros de brevet, des articles de presse, quelques extraits de jugement. C'était très insuffisant pour un livre. Mes recherches s'étaient arrêtées là. Une seule chose était avérée : depuis 2006, Harry Yuan avait disparu.

Toutefois, cette absence d'éléments, en même temps qu'elle me privait de matière à écrire, n'avait fait qu'accentuer le mystère. Il se pouvait bien sûr que Harry soit mort, mais en dehors de cette hypothèse, une disparition aussi complète que la sienne, dans la vie physique comme sur les réseaux, avait quelque chose de très insolite, et même, s'agissant d'un homme qui avait un temps fait l'actualité, d'inexplicable. Qu'était devenu Harry Yuan? Où vivait-il et dans quelles conditions? Pourquoi ne trouvait-on pas la moindre trace de lui sur le net? Comment, après avoir connu une ascension aussi fulgurante et spectaculaire, avait-il survécu à l'épreuve de la chute? Était-il totalement ruiné? Avait-il refait sa vie? Et comment avait-il fait pour échapper à tous les radars? Toutes ces questions m'agitaient. Elles ne m'obsédaient pas, mais elles revenaient régulièrement. Comme je tenais à l'époque un blog quotidien dans lequel j'abordais les sujets les plus divers (mes souvenirs, mes lectures, mes réflexions sur la marche du monde), elles y sont apparues ici et là, au fil de mes chroniques. Faute d'éléments fiables, j'avais même écrit à quelques reprises des articles fantaisistes où j'avais laissé vagabonder mon imagination. Le sort de Harry Yuan y avait varié au gré de mes humeurs. Deux hypothèses avaient eu ma préférence : dans la première, il était retourné en Chine et s'était retiré dans un village où, à la manière d'un vieux sage, il consacrait ses jours à aider de pauvres gens ; dans

la seconde, il avait basculé dans la clandestinité et rebâti un empire dans le *dark web*, où il concevait des rançongiciels et revendait à qui les voulait des numéros de cartes de crédit volés par milliers. Les deux me paraissaient aussi plausibles l'une que l'autre : c'est dire si j'en savais peu sur un homme que j'avais pourtant fréquenté pendant deux ans et rencontré longuement à plusieurs reprises. Il m'était même arrivé une fois d'envisager qu'il avait subi une transformation physique totale (yeux débridés au moyen d'une opération esthétique nommée blépharoplastie, cheveux peroxydés, port de lentilles bleues), et qu'il avait désormais le look d'une star sans âge de la K-pop.

Ce blog avait environ un millier de lecteurs directs, mais il était fréquemment relayé sur Facebook, Instagram et autres réseaux sociaux par les lecteurs eux-mêmes, de sorte que sa diffusion s'étendait bien au-delà de ma sphère de connaissances. Or un jour, l'un des articles où j'évoquais Harry, sa société, ou sa disparition, avait été lu par quelqu'un, qui l'avait transmis à quelqu'un, qui avait dû le transmettre à quelqu'un, car trois semaines plus tard j'avais reçu en message personnel le mot suivant : *Dear Jean-Pierre, if you want to know what really happened to HY, please write back at this address.* Suivait un mélange de chiffres et de lettres @gmail.com.

J'ai hésité avant de répondre. L'affaire était si loin... Je m'étais retiré du monde et installé à la

campagne, dans une vie sage et oisive qui était tout ce à quoi j'aspirais désormais. J'avais le bonheur de partager mes journées avec la femme que j'aimais. Nous faisions de longues marches en compagnie de nos chiens, nous écoutions de la musique, nous lisions des livres que nous n'avions jamais pris le temps de lire. Tout en poursuivant les engagements que je lui avais toujours connus auprès de personnes en situation difficile, Claudine s'était mise à peindre, et je continuais à composer des chansons. Loin de nous amollir dans ce farniente, nous trouvions au contraire une acuité particulière au moindre moment que nous passions ensemble. Nous goûtions une paix intense, et fragile. J'avais soixante-dix ans, le temps était compté. Harry, c'était de l'histoire ancienne. Je n'étais plus du tout certain de vouloir mettre en péril la sérénité délicate de notre existence pour replonger dans une affaire qui depuis longtemps ne me concernait plus. D'ailleurs, qui m'avait écrit ? Le mot n'était pas signé. Le *Dear Jean-Pierre* semblait indiquer qu'il s'agissait d'une personne que je connaissais, ou que j'avais connue autrefois, mais il pouvait n'être aussi qu'une simple formule de politesse employée par un inconnu, voire un troll. J'ai laissé passer la nuit. On dit qu'elle porte conseil. Celui qu'elle me donna fut de saisir la perche qui m'était tendue. J'en parlai à Claudine, qui m'encouragea elle aussi à envoyer une réponse. Qu'avions-nous à perdre ? Rien, au fond, sinon d'échanger un peu de

précieuse tranquillité contre un frisson d'aventure. J'allais replonger dans un passé dont elle avait, dans une large mesure, elle aussi été témoin. Nos journées allaient à nouveau se pimenter d'imprévu.

Et l'imprévu, en effet, ne tarda pas à se manifester. Le deuxième message que je reçus était on ne peut plus concis, et allait droit au but : *Would you like to hear the story of my life? HY.* Je n'en croyais pas mes yeux. Comment se faisait-il qu'un homme qui avait pris un soin extrême, pendant tant d'années, à ne donner aucun signe de vie, se manifeste à moi d'une manière aussi rapide ? Pour tout raconter ? Mais pourquoi à moi, alors ? N'avait-il personne d'autre à qui se confier ? Nous n'avions jamais été proches. Nous nous étions vus en tout et pour tout une douzaine de fois, essentiellement dans un contexte de travail, et s'il m'était arrivé d'envisager que la sympathie réciproque que nous éprouvions l'un pour l'autre aurait pu évoluer vers une forme d'amitié, les événements ne nous en avaient guère laissé le temps. Pourtant, si c'était bien Harry Yuan l'auteur de ces messages, j'avais été trop longtemps fasciné par son destin et sa mystérieuse disparition pour ne pas saisir l'occasion de retrouver sa trace. Cette fois, je n'ai pas laissé passer la nuit avant de répondre. J'ai dit oui tout de suite. Presque instantanément, il répondit à son tour : *If Thursday May 23 is OK for you, I'll send you a plane ticket. Book the whole weekend. Someone will pick you up at the airport.*

C'est ainsi que je me suis retrouvé à bord d'un vol Paris-Athènes d' Aegean Airlines, en classe affaires. J'en conclus que Harry n'était plus ruiné, ou du moins plus tout à fait, puisqu'il avait l'élégance de m'envoyer un billet d'avion. Cependant j'ignorais précisément où j'allais. Nous étions convenus que nous passerions trois jours ensemble, mais il n'avait pas mentionné où. En sirotant la petite coupe de champagne que l'hôtesse m'avait servie, j'imaginai différentes hypothèses quant à ma destination finale: une île de la mer Égée, un monastère du mont Athos, un village de pêcheurs du Péloponnèse, une oliveraie près de Delphes. J'aimais bien cette dernière idée. Delphes avait été autrefois le centre du monde. Zeus avait déterminé son emplacement en lâchant deux aigles de chaque côté de la Terre, l'un au Levant, l'autre au Couchant. Puis il leur avait demandé de voler l'un vers l'autre: là où ils se rencontreraient, là serait l'endroit. Ce fut Delphes. On marqua le lieu d'une pierre, et on y bâtit un temple. Je pensais que c'était un bon choix pour Harry. Car lui-même, monté au faîte de sa puissance, était devenu un temps l'un des centres du monde. Tous les acteurs économiques de la planète qui se disputaient la maîtrise de la télévision, de son audience, et des revenus publicitaires énormes qu'elle générait au moment où elle régnait encore sans partage sur le monde, avaient tourné autour de lui. Cela n'avait duré que trois ou quatre ans à peine, mais ils avaient été suffisants pour le hisser au

sommet de la fortune. Peut-être avait-il puisé dans cette expérience l'envie, ironique ou nostalgique, de s'établir dans une retraite anonyme à l'endroit où autrefois la Pythie lisait l'avenir dans la fumée. Au demeurant, je me disais aussi que Rome, avec son Capitole et sa roche Tarpéienne, aurait pu constituer un choix plus ironique encore. Quoi qu'il en soit, je ne m'étais pas attendu à ce que mes retrouvailles avec ce Chinois de génie aient lieu en Grèce, alors qu'il avait accompli l'essentiel de son parcours aux États-Unis. Mais Harry Yuan était, à bien des égards, un personnage imprévisible. Alors que défilaient par le hublot la côte est de l'Adriatique et les territoires historiquement agités des Balkans (Croatie, Bosnie, Monténégro, Albanie), je me remémorais certaines de nos rencontres, et je me disais que les îles effilées que j'apercevais au-dessous de moi m'en renvoyaient une image assez juste : bien dessinées, espacées, en apparence sereines, mais à proximité immédiate d'une vaste terre où se déroulaient depuis des siècles de perpétuels et violents conflits.

À ma descente de l'avion à Athènes, un homme d'une cinquantaine d'années, d'assez belle allure et mis avec élégance m'attendait avec un panneau à mon nom. Je le pris pour le secrétaire de Harry.

— Mister Arbon ? Avez-vous fait bon vol ? me demanda-t-il dans un anglais impeccable. Avez-vous des bagages ?

Je voyageais avec un sac que j'avais gardé en cabine.

— Non, tout est là, dis-je en le lui montrant.

— Bien. Alors veuillez me suivre. Au fait, je me présente : je suis Theodoros Pantelis.

Il me conduisit vers la zone de l'aéroport réservée aux hélicoptères.

— Où allons-nous ?

— Sur une île, dans les Cyclades.

— Ah ! M. Yuan habite sur une île...

— Oui, une petite île, Prepesinthos.

Puis, il me dit à voix basse :

— Puis-je vous demander, tant que nous ne sommes pas sur l'île, de l'appeler Mr Ren ? C'est sous ce nom qu'il est connu ici.

— Mr Ren ?

— C'est ça.

Je constatai que Harry Yuan prenait beaucoup de précautions pour préserver son anonymat.

— Elle est loin, cette île ?

— Cinquante-cinq minutes de vol, peut-être un peu plus si nous avons du vent de face.

Arrivés sur le tarmac, il me désigna un petit appareil qui, avec ses couleurs noire et jaune, avait l'allure d'une grosse abeille. Le pilote nous attendait, prit mon sac, l'installa à l'arrière. Puis il nous fit monter, mon accompagnateur et moi, avant de s'installer aux commandes. Nous étions les deux seuls passagers. Quelques instants plus tard, nous survolions la mer Égée. D'un bleu intense, elle scintillait au soleil de ce milieu d'après-midi et moutonnait par endroits. Des voiliers glissaient

à sa surface en y creusant de petits sillons blancs. Ils allaient en tous sens, comme mes pensées. Mr Ren... Depuis quand Harry se faisait-il appeler ainsi? Je pouvais comprendre qu'à la suite de ses déboires avec la justice américaine, un violent désir d'incognito l'ait saisi. Mais la motivation de ce changement de nom avait-elle été simplement de tourner la page et de refaire sa vie sur des bases nouvelles, ou bien Harry Yuan avait-il encore des choses à cacher? Nous passions au-dessus d'une île où accostait un gros ferry. Parmi les passagers, je me représentai ceux qui connaissaient les lieux et ceux qui allaient les découvrir: les habitués et les touristes. Je me disais que pour ma part, j'appartenais à une troisième catégorie: celle de ceux qui avancent à l'aveugle et ne savent à peu près rien de ce qui les attend. Je me tournai vers mon cicérone. J'aurais aimé glaner quelques informations auprès de lui, mais il n'était pas d'humeur bavarder. Son visage était sombre. Il manipulait nerveusement un de ces chapelets dont les Grecs se servent pour se relaxer.

— Comment s'appelle cet objet? demandai-je en forçant la voix pour couvrir le bruit du moteur.

— Ça? Un komboloï, me répondit-il en faisant claquer cinq ou six perles autour de ses doigts.

Il ne m'en dit pas plus et colla sa tête au hublot.

L'hélicoptère amorça sa descente et fit le tour d'une petite île escarpée. On approcha d'une crique au milieu de laquelle une splendide goélette d'une

quarantaine de mètres était au mouillage, puis on distingua la jetée d'un port minuscule, où étaient amarrés un gros zodiac semi-rigide et une simple barque de pêche, devant un petit hangar aux murs passés à la chaux. Sur le cap devant nous se dressait une église d'un blanc éclatant, excepté son dôme et sa porte peints d'un bleu saphir semblable à celui de la mer. Vu l'absence totale d'habitations alentour, elle me parut d'une taille étonnante. Juste à côté se trouvait un terrain à peu près plat. L'appareil s'y posa. Un Hummer EV massif était garé tout près.

— Par ici, me dit Theodoros en ouvrant la portière du véhicule.

Je montai. Il prit le volant et s'engagea sur une piste de terre et de cailloux. On grimpa pendant vingt minutes en zigzaguant entre d'énormes ornières, avant d'atteindre le sommet de l'île et de plonger à pic sur l'autre versant dans une descente vertigineuse où je le vis se dresser debout sur les freins. Enfin apparut la maison.

On la découvrait d'en haut. Elle était creusée à flanc de colline, face à l'ouest, une centaine de mètres au-dessus de la mer, et dévoilait à peine ses formes, ceintes par de hauts murs de pierres qui se fondaient dans le paysage minéral et la garrigue, les fleurs jaunes des genêts épineux, les boules mauves des « thyms des têtes », et quelques rares genévriers cades râblés, secs, rudes, ridés, dont je me demandais comment ils avaient bien pu pousser là. Le site était désert, d'une beauté époustouflante. Sortant

de terre à l'horizontale, d'immenses poutres de béton dessinaient sa structure, trois faisceaux juxtaposés en forme de coquilles Saint-Jacques qui épousaient le relief âpre du coteau. C'était un remarquable travail d'architecte. Theodoros gara le véhicule en bas d'une allée en pente dans un grand carport bâti en pierres sèches. Puis il composa un code qui actionna l'ouverture d'une lourde porte en bois massif derrière laquelle l'allée se prolongeait à ciel ouvert en tournant doucement entre deux murailles. J'avais l'impression de pénétrer à l'intérieur d'un palais mycénien. Une cinquantaine de mètres plus loin, on débouchait sur un patio aux parois garnies de jasmin au milieu duquel une petite fontaine babillait à l'ombre d'un olivier noueux. L'air embaumait. Ce patio commandait les accès à la maison proprement dite. Theodoros fit glisser un panneau et m'invita à entrer. Le vestibule donnait sur un vaste salon, trois marches en contrebas, dont les baies vitrées occupaient toute la hauteur du sol au plafond, et s'écarquillaient sur le spectacle infini de la mer. Sur une partie de l'horizon se découpait la ligne montagneuse d'une île voisine, baignée dans une légère brume, tandis que sur le bleu intense de la surface de l'eau, de larges et longues bandes sinueuses d'un bleu plus pâle, tracées par le jeu des courants et leurs variations de température, composaient un motif complexe de routes esquissées et mouvantes qui se brouillaient avant de se dissoudre dans les reflets

du ciel. À travers la baie, vers la gauche, on apercevait un deuxième salon en plein air et une vaste terrasse entourant sur deux côtés une piscine à débordement de vingt-cinq mètres de long. Sur les murs opposés étaient accrochées deux toiles de très grand format, l'une d'Anselm Kieffer, l'autre de Jean-Michel Basquiat, dont le caractère tourmenté tranchait avec la sérénité du paysage, comme s'il s'était agi de confronter la beauté de la nature à la folie des hommes. La pièce elle-même était meublée sobrement avec du mobilier de créateurs contemporains, et dans un angle, à l'abri du soleil, un grand Steinway.

— Je vais vous montrer votre chambre, me dit Theodoros en me tirant de ma contemplation.

Tenant mon sac à la main, il me précéda dans un passage sur la droite, lui aussi à ciel ouvert, semé de pittosporums et de jasmin. Ma chambre était au fond, spacieuse, simple, élégante, travertin beige poli et tapis au sol, placards et étagères en bois clair.

— Mr Ren, je veux dire M. Yuan, vous verra à vingt heures, dans le salon, ajouta Theodoros en refermant la porte.

— Merci, j'y serai.

J'avais une heure devant moi, et décidai de me rafraîchir. La salle de bains offrait le choix entre une baignoire à l'ancienne, une douche classique, et une autre à ciel ouvert, avec vue sur les myrtes. J'optai pour la dernière. Être nu dans la nature

est un plaisir trop rare pour y renoncer. Une fois séché, je m'étendis sur le lit. J'étais stupéfait par ce lieu. Tout y était beau : le site, l'architecture, le choix des matériaux, des meubles, des objets, des tableaux. Aucune surcharge, aucun excès, aucune ostentation. *Mèden agan*, tel était le précepte des Grecs d'autrefois : rien de trop. Harry l'avait appliqué ici à merveille : rien de trop, et uniquement des belles choses. Pour autant, la maison ne donnait pas cette impression de beauté froide et désincarnée qu'on pouvait craindre de la demeure d'un célibataire fortuné. Au contraire, elle était accueillante. Un bouquet de fleurs fraîchement coupées ornait ma chambre. La parure de lit, le linge de toilette, les savons, tout avait été choisi avec un goût très sûr, presque féminin. Pour moi qui, jusqu'à récemment, m'étais fait de Harry l'image d'un type traqué et sur la paille, le renversement de perspective était spectaculaire. Je ne m'étais certainement pas attendu à le retrouver dans un endroit pareil. Où avait-il trouvé l'argent ? Et à quoi ressemblait-il désormais ? J'étais si impatient de le rencontrer à nouveau qu'après avoir enfilé une chemise, un jean léger, et chaussé des espadrilles, je quittai ma chambre avec un quart d'heure d'avance en direction du séjour.